



Alain Willaume, Chutes du Niagara 2003. Courtesy Alain Willaume / Tendance Floue

L'imminence de la fin

Par Nicolas Bézard

En sept années d'existence, la Biennale de la Photographie de Mulhouse s'est imposée comme un rendez-vous culturel majeur dans le Grand-Est. Sa directrice artistique Anne Immelé nous parle de l'identité de la manifestation qui pour sa quatrième édition convoque un imaginaire des confins et des fins de cycle et d'époque.

Quel regard portez-vous sur l'évolution de la Biennale de la photographie de Mulhouse?

Un regard très positif. La Ville de Mulhouse et la Région Alsace nous soutiennent fortement et nous avons renforcé nos liens avec les équipes du Musée des Beaux-Arts, de l'espace d'exposition de la Bibliothèque-Médiathèque, de même qu'avec La Filature et Mulhouse Art Contemporain. Un lien de confiance s'est créé, au fil des éditions, avec les principaux acteurs mulhousiens de la culture. Nous bénéficions d'une synergie générée par des lieux tels que Le Séchoir ou Motoco, qui sont des partenaires actifs de la BPM, sans oublier Médiapop qui depuis le début nous accompagne. Enfin la part de production d'œuvres est en augmentation.

Qu'est-ce qui distingue la BPM des autres événements nationaux dédiés à la photographie ?

Un esprit, présent depuis le départ, à la fois éclectique et exigeant, ouvert sur la diversité des usages de la photo dans le champ contemporain. Nous avons toujours voulu penser la photographie dans ses multiples contextes, qu'ils soient esthétiques, technologiques ou historiques. Ce qui nous différencie, c'est peut-être une alchimie propre à notre programmation, un positionnement affirmé. Notre singularité est de penser la photographie mais aussi l'exposition en tant que médium et de mélanger des auteurs reconnus à d'autres qui sont prometteurs et/ou peu montrés en France. C'est en outre, au-delà du socle de recherche sur lequel repose l'événement, faire confiance à l'intuition. Prendre le temps de développer des projets et des expositions sur un temps long, ce que le format bisannuel rend possible. L'enjeu des échanges avec les photographes est une motivation forte, qui se traduit par les journées de rencontre avec le public du festival. La dimension transfrontalière apporte une singularité de plus, avec une présence de la BPM en Allemagne grâce au Centre Culturel Français de Freiburg et au Kunsthaus L6. Dès le départ il nous a semblé important d'avoir des lieux d'exposition ne se cantonnant pas à Mulhouse, mais rayonnant au-delà de la ville avec des photographies exposées dans l'espace public à Hombourg, Chalampé et Ottmarsheim. Déjà amorcée en 2018, cette tendance « hors les murs » s'accroît cette année avec des images visibles sur les berges de l'Ill, avec toujours à l'esprit l'articulation entre espace public et lieu d'exposition institutionnel.

Comment s'opère le choix des commissaires et des artistes exposés ?

En 2013, le choix était surtout lié à mes travaux universitaires dans le champ de l'exposition photographique. C'est par ce biais que j'ai pu inviter des auteurs comme Raymonde April, Vincent Delbrouck ou Isabelle Le Minh et réfléchir à la manière dont on organise la photographie au sein

de séquences, d'agencements ou de constellations. Mais dès la deuxième édition sont venus vers nous des artistes ou des commissaires qui souhaitaient nous faire des propositions. Esthétique ou humaine, la rencontre est donc ce qui motive en priorité nos choix de programmation.

Au fil des éditions vous avez su créer un lien de fidélité avec certains artistes et commissaires, c'est le cas de Pascal Amoyel par exemple.

Invité lors de la BPM 2016 en tant que photographe, Pascal Amoyel est intervenu en 2018 en qualité de commissaire d'exposition associé – ce qu'il sera à nouveau pour cette nouvelle édition. Nous partageons des sensibilités et des interrogations sur la relation que noue le médium photographique avec le réel, et sa place dans l'espace d'exposition. Cette année nous pourrions également compter sur des curateurs nous ayant fait des suggestions. C'est le cas de Virginie Huet, qui a co-dirigé le festival Photo Saint Germain et nous a proposé le très beau travail du duo Thérèse Verrat et de Vincent Toussaint au CCFF. Pour le volet allemand, nous avons invité les jeunes commissaires Maria Sitte et Ann-Kathrin Harr. Enfin le commissaire mulhousien Mickaël Roy interroge l'anthropocène au regard de problématiques locales. Nous avons aussi invité Océane Ragoucy et Laura Morsch-Kihn, pour une programmation de projections, auxquelles nous avons dû renoncer en raison de la crise du Covid-19.

Leitmotiv cette année, *This Is the End* renvoie de manière troublante à la période que l'humanité est actuellement en train de connaître, toute à la fois faite d'inquiétudes et de remises en question nécessaires.

Les choses se sont brutalement accélérées depuis que le thème a été choisi il y a deux ans. À l'origine, il se voulait une résonance avec un fond imaginaire qui n'était pas particulièrement ancré dans ce que nous vivons aujourd'hui, en un écho au titre de The Doors, *The End*, rendu célèbre par le film de Francis Ford Coppola *Apocalypse Now*. Nous souhaitions d'abord l'associer à l'univers du rock et du punk, qui ont été aussi des manières d'adopter une attitude critique face à l'institution et à la société de consommation. Mais l'actualité nous a rattrapé, d'abord avec les visions effrayantes des incendies en Australie, puis évidemment avec la question de la contagion et le virus du Covid-19 qui nous renvoie à des situations extrêmes que l'on a pu voir dans des films mettant en scène la fin du monde. L'autre fondement de la thématique 2020 est le désir de ruine qui traverse l'histoire de l'art, du romantisme à *Bunker Archéologie* de Paul Virilio. D'une certaine façon, nous le questionnions déjà dans la précédente édition de la BPM par le biais de l'exposition *Zone* avec la série de Kazuma Obara sur les conséquences invisibles de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl.



Manuel Alvarez Bravo, Après l'émeute, Ouvrier gréviste assassiné, 1934. Coll. Madeleine Millot-Durrenberger

Beaucoup d'artistes sont habités par ce sujet. Un travail particulièrement emblématique de cette édition est celui de Geert Goiris. Ses photos ont pour sujet la représentation d'un monde humain parvenu à son terme, dans une approche marquée par la disparition massive des espèces vivantes. Des images qui évoquent l'imminence de la fin, mais qui se rapportent aussi à une échelle de temps considérable. On retrouve cette interpénétration des temporalités chez Lynn Alleva Lilley dont les images mêlent l'instant présent et l'âge lointain dont témoignent les fossiles.

Cette impasse invoquée par l'intitulé, c'est aussi celle de nos modèles économiques, et plus largement de nos modes de vie encore très portés sur la consommation.

Pour le philosophe anglais Mark Fisher, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme ! Toute cette édition est traversée par la question du capitalisme et de ses conséquences sur les paysages, sur les corps, sur le travail, sur les images elles-mêmes. Le corps au travail est présent dans l'œuvre de Christophe Bourguedieu. Pas sous une forme illustrative mais comme une présence sourde, implicite, notamment dans les photographies issues de ses séjours à Saint-Nazaire, à Clermont-Ferrand ou à Marseille. Sur un mode plus plasticien et ouvertement installatif, Serge Lhermitte investit ce monde du travail par le biais de mises en scène. Son projet réalisé sur le site des usines Michelin sera montré pour la première fois.

La problématique du paysage transformé par le capitalisme se retrouve dans plusieurs expositions : celle dont j'assume le commissariat au Musée des Beaux-Arts à travers la série d'Alain Willaume sur

l'exploitation du gaz de schiste en Afrique du sud, mais aussi dans l'exposition conçue par Mickaël Roy qui réunit un corpus de photos documentaires réalisées dans les mines de potasse en Alsace depuis les années 80. Engendré par le capitalisme, le tourisme a lui aussi profondément impacté le paysage. Cet aspect est très présent dans les séries de Jessica Auer, photographe canadienne qui s'est intéressée à la conséquence du tourisme sur des sites naturels américains ou européens. Des préoccupations faisant écho à celles de Guillaume Collignon, qui observe dans les Alpes ce même phénomène d'aménagement spectaculaire du paysage au profit d'un tourisme de masse. Enfin, l'exposition présentée au Kunsthaus L6 interroge la problématique de l'hyper consommation vers le champ des images. Elle se demande dans quel circuit celles-ci sont produites en vue de devenir des objets de publicité, de marchandisation ou d'optimisation de sa propre identité virtuelle sur les réseaux sociaux.

Peut-on également voir en *This Is the End* quelque chose qui toucherait à l'essence même de la photographie, essence que Roland Barthes, dans *La chambre claire*, a qualifié de mortifère ?

Cette dimension éminemment mélancolique est très présente. Certaines des photos retenues pour la BPM témoignent d'un rapport très frontal avec la mort. Je pense par exemple à cette image édifiante de Manuel Alvarez Bravo qui montre un ouvrier gréviste assassiné. Elle sera visible dans l'exposition intitulée *Ce noir tout autour qui paraît nous cerner*, au Musée des Beaux-Arts, et dialoguera avec d'autres photographies issues de la collection Madeleine Millot-Durrenberger en lien avec cette question de la représentation du trépas.

Mais l'affirmation *This Is the End* peut aussi renvoyer au temps révolu d'un passé heureux. Cette thématique peut aussi se libérer de cette charge d'irrévocable, en témoigne la proposition que nous a faite Pascal Amoyel, qui creuse cette idée d'énergie, de passage, de mouvement des images.

Une autre facette est abordée dans l'exposition-récit pensée par Virginie Huet. Celle-ci invite à s'immerger dans l'œuvre de Thérèse Verrat et Vincent Toussaint. La fiction et l'immémorial s'y rejoignent dans un mouvement qui va de la caverne originelle au cosmos, idée que l'on retrouve dans l'exposition au Musée des Beaux-Arts articulée autour de trois âges : passé, présent et futur.

This Is the End appelle enfin une poétique des limites et des *Finis terræ* au sens géographique du terme, autant de motifs essentiels chez Alain Willaume et sous une autre forme dans l'installation que présentera Jean-Baptiste Grangier.

La Biennale donne une visibilité à des auteurs rares, pour certains encore peu exposés. Au chapitre des découvertes notables cette année, on compte celle de Nolwenn Brod.

À la BPM nous aimons mettre en avant ce type d'univers très singuliers. C'est le cas de celui de Nolwenn Brod. Dans sa série intitulée « Le temps de l'immaturation », la photographe nous met en présence de jeunes adultes pris dans le mouvement trouble de ce qui va advenir. La lumière de ses images apparaît comme filtrée, chargée en émotion, avec une dimension cinématographique que la scénographie de l'exposition viendra encore accentuer.

Christophe Bourguedieu est un auteur qui compte dans le paysage de la photographie française contemporaine. Une exposition lui sera consacrée à la Filature. Pouvez-vous nous en parler ?

Depuis la grande rétrospective qui s'était tenue au Point du Jour à Cherbourg en 2014, les photographies de Christophe Bourguedieu n'avaient plus fait l'objet d'une exposition en France. En 2002, nous avons travaillé ensemble sur son exposition à la Filature, et présenté à cette occasion ses séries américaines et finlandaises. Il a beaucoup photographié en France depuis. La tentation était donc forte de le voir revenir à Mulhouse avec un corpus qui ferait lien avec l'esprit de cette édition. C'est en découvrant ses photos de Saint-Nazaire que j'ai eu l'idée de l'accueillir en résidence à Mulhouse pour qu'il puisse travailler sur la ville. Cela a été rendu possible par un partenariat que nous avons passé avec Mulhouse Art Contemporain. En tant que commissaire, je me suis particulièrement impliquée dans la création de cette exposition qui amènera un éclairage inédit sur l'œuvre de Christophe Bourguedieu. C'est la première fois qu'il ne montrera pas des ensembles d'images liés à un territoire précis. Tout l'espace de la galerie sera ainsi mis à contribution pour offrir une vision large, monographique, qui remettra en perspective ses travaux dans différentes villes françaises. Les images faites à Mulhouse, moins inquiètes, seront présentées dans une pièce à part. Elle ouvriront une parenthèse au milieu d'un ensemble qui suscite un sentiment discret mais bien palpable d'effondrement.

Un petit mot de l'image retenue pour l'affiche de cette édition 2020. Celle-ci interpelle.

Il s'agit d'une photographie de Geert Goiris montrant un jeune adulte qui flotte dans une eau lourde, sombre. Elle est assez caractéristique du travail de ce photographe belge, car même s'il y a une part de documentaire dans son approche, il cherche d'abord à s'adresser à l'imaginaire du spectateur. La charge expressive de cette image est puissante. Ce jeune homme fait penser à une sorte de naufragé et on ne sait pas très bien comment interpréter son



Thérèse Verrat et Vincent Toussaint, La Brigue, 2015

attitude. Se questionne-t-il ? Est-il en proie à l'ennui ? Attend-il quelque chose ? L'ambiguïté de cette incarnation me semble intéressante dans le sens où il s'agit d'une mise en scène. Nous ne souhaitons pas mettre en avant une photo qui serait en prise avec l'actualité, car notre positionnement n'est pas celui du photoreportage. Mais cette image résonne tout de même, et de manière forte, avec le présent immédiat. Elle est finalement significative de ce qui, à la Biennale de la Photographie de Mulhouse, nous préoccupe au premier chef : se distancier légèrement du réel afin de le questionner plus intensément encore.

**THIS IS THE END
BPM 2020**

www.biennale-photo-mulhouse.com